

# ***Le plus bel été***

***Kylie Ravera***

La mer. La putain de mer qu'on voit danser au bord des golfes clairs.

Une semaine que j'ai cette chanson dans la tête. Si Trenet n'était pas mort, j'irais le crever moi-même. Avec un club de golf, tiens, histoire de rigoler un peu.

En attendant, la mer n'est plus seulement dans ma tête, elle est aussi devant mes yeux. Et à Étrel, dans le Golfe du Morbihan, elle n'est pas vert émeraude ou bleu lagon, mais plutôt couleur chiure d'oie. En plus, elle pue le poisson.

Ça se voit que j'ai pas envie d'être là ?

Mais je n'ai plus vraiment le choix. Baptiste m'a laissée devant la capitainerie, avec mon sac polochon sur l'épaule et l'ordre de profiter de ces trois semaines de vacances, puis il est parti sans attendre ma réponse. Il a bien fait, parce que de réponse, j'en avais pas.

Pourtant, je l'aime bien, Baptiste. C'est mon oncle, le plus jeune frère de ma mère, qui a à peine dix ans de plus que moi. Le seul à faire encore des efforts pour essayer de me comprendre, à n'avoir toujours pas baissé les bras. Et c'est lui qui m'a « sponsorisée » pour cette croisière à bord de *l'Espérance*, un bateau à voiles de je ne sais plus quel siècle. On appelle ça un vieux gréement, je crois.

Voilà la preuve, finalement, que Baptiste est aussi largué que les autres quand il s'agit de capter ce dont j'ai besoin. Passer trois semaines en mer en compagnie de onze parfaits inconnus, c'est pile le genre de truc qui me donne envie de me pendre...

Je baisse la tête. Je ne veux pas croiser leurs regards. Ils arrivent petit à petit, certains en traînant des pieds, d'autres en courant comme s'ils avaient peur de rater le départ. Les parents restent au loin, faut dire qu'on n'est plus des gamins, on a tous entre quinze et dix-sept ans.

Les trois accompagnateurs s'occupent de l'accueil, cochent les noms sur leurs fiches, rassemblent les papiers. Ils sourient beaucoup ; normal, c'est pour ça qu'ils sont payés.

Il y a deux gars, Jérôme et Julien, et une fille, Alice, qui vont avoir la charge de neuf âmes pas très nettes. Ados en difficulté : c'est l'étiquette qu'on nous a collée.

Si j'étais de meilleur poil, je leur souhaiterais peut-être bon courage.

\* \* \* \* \*

Pendant le briefing, sur le quai, un gars vient se placer à mes côtés. Il est noir, genre vraiment noir, comme un café bien serré, et il fait deux têtes de plus que moi.

— Salut, moi c'est Sékine.

— Anne-Solène.

— C'est pas un prénom de bourge, ça ?

— Si.

Il sourit.

— C'est pas comme si tu l'avais choisi, hein.

— Y a des trucs, comme ça, pour lesquels on n'a pas le choix.

— Comme le fait d'être ici, par exemple ?

— Comme le fait d'être noir.

Voilà, c'est plié. J'espère que maintenant, il va me fiché la paix.

\* \* \* \* \*

Hauban, génois, foc, rien à foutre du nom de ces bouts de tissus qui sont censés nous faire avancer. Avancer pour aller où, d'ailleurs ? Ben nulle part, puisqu'après un tour le long des côtes bretonnes, on va revenir à notre point de départ. Pas de pause prévue dans les Antilles, pas de passage du Cap Horn, l'aventure avec un petit « a ».

Ça fait à peine dix minutes que je suis sur le bateau et j'en ai déjà marre. Quand Jérôme demande trois volontaires pour faire quelques dernières courses sur le port, je lève la main.

— Anne-Solène, Sékine, Malika, venez avec moi.

Je laisse mon baluchon sur le pont pour suivre l'accompagnateur. C'est le plus âgé des trois, il doit taper dans la cinquantaine alors que les deux autres ont facilement vingt piges de moins. Il a pas vraiment la dégaine d'un loup de mer, il est sec, plutôt grand, avec des cheveux gris très courts et un menton carré sans un poil qui dépasse. Je m'attends à ce qu'il nous parle, nous pose des questions, essaye de faire connaissance, mais il ne dit rien pendant qu'on marche sur les quais et se contente de siffloter, les mains dans les poches.

J'observe mes deux compères, ils ont l'air aussi étonnés que moi.

Quand on arrive à l'épicerie, Jérôme salue le proprio qui répond avec un regard que je connais bien. Oh, le regard n'est pas pour Jérôme, je m'en fais pas pour lui. Mais nous autres, les mauvaises graines, les fruits vérolés, on doit s'habituer aux sourcils qui se froncent et aux nez qui se plissent quand les braves gens croient déchiffrer les étiquettes collées sur nos fronts.

Finalement, j'aurais peut-être mieux fait de rester sur le bateau.

— Pssst !

Je sursaute, tourne la tête et tombe sur le clin d'œil de Malika.

— Tu aimes les Chupa Chups ? chuchote-t-elle.

Je commence un haussement d'épaules mais le sachet de sucettes a déjà disparu sous la vareuse de la fille.

Ma nuque se met à picoter.

Putain, le cliché.

Quelques instants plus tard, on ressort tous les quatre de l'épicerie avec un pack de bouteilles d'eau dans chaque main. Et un paquet de Carambars qui a rejoint discretos celui de Chupa Chups.

Ça commence bien.

\* \* \* \* \*

Dans les cabines, on touche un peu le degré zéro de l'intimité. Filles et garçons séparés, quand même, mais dans notre chambrée de six, on a tout juste droit à une couchette chacune pour tout espace privé. Elles sont réparties sur trois niveaux superposés.

Malika et moi, on retrouve nos sacs sur les deux couchettes du bas, à côté de la porte. Les plus mauvaises places pour nous remercier d'avoir rapporté la flotte, trop cool, vraiment.

Je m'allonge un instant sur mon lit, histoire de tester le moelleux du matelas et de l'oreiller. Sans crier gare, les larmes débarquent, et je me dépêche de tirer le rideau. Seize ans, bordel, et je chiale comme un môme arraché aux jupes de sa mère... Quelle conne.

Quand la cloche sonne, j'essuie mes yeux tant bien que mal. Cette cloche, elle sert à appeler à la cambuse ceux qui sont de corvée pour préparer le déjeuner. D'après le planning, je suis dans la *dream team*. Si j'ai de la chance, il y aura des oignons à couper.

\* \* \* \* \*

Première soirée à bord ; on n'a même pas levé l'ancre et je suis déjà vannée. Qu'est-ce qu'il peut y avoir comme trucs à faire sur un bateau ! Le départ est prévu demain, on va passer la nuit à quai, histoire de commencer à s'habituer en douceur au roulis.

Je n'ai encore jamais pris la mer ; peut-être que je vais être malade à en crever. Peut-être qu'il va falloir me débarquer d'urgence. Au pire, je pourrai simuler.

Pour le moment, on est tous rassemblés dans le réfectoire qui s'est transformé en « quartier de loisirs » dès que les tables ont été débarrassées. On attend de nous qu'on communique autour d'une guitare, d'un jeu de cartes, d'un Monopoly. Interdiction de descendre du bateau, et pas de téléphone portable, de bibine ou de fumette. Pas tellement d'ambiance non plus.

Je suis sûre que ça doit être plus cool en prison.

Les organisateurs n'organisent pas grand-chose. Julien et Alice ont sorti un jeu d'échecs, Jérôme un bouquin.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? finit par demander Zoey, une petite brune à la voix cassée.

— Ce que vous voulez, sourit Jérôme.

Et il replonge le nez dans son livre.

Moment de flottement. Et puis ceux qui ont profité des tâches de l'après-midi pour faire un peu connaissance commencent à se poser ensemble. Des petits groupes se forment. Sékine, un paquet

de cartes dans une main, m'invite à une partie de tarot. Pas rancunier, le mec, mais je décline. Il finit par s'installer avec Malika et un type qui a un gros problème de cheveux roux et d'acné – Romain.

Pendant ce temps, ça se met à causer foot chez Steve et Kevin et *Plus belle la vie* chez Cynthia et Zoey. Haminata préfère s'intéresser à la partie d'échecs.

Et moi, je me sens un tout petit peu mieux.

\* \* \* \* \*

Ça y est, on est partis. Partis pour de vrai, parce que la côte n'est plus qu'une ligne à l'horizon. Le temps est magnifique, avec un soleil qui fait scintiller la mer, et malgré tout, il y a assez de vent pour gonfler nos voiles et nous pousser dans la bonne direction.

Une longue expiration, et j'ai l'impression, enfin, de poser mes bagages. Comme si je découvrais dans ma tête un coin libre que je pourrais aménager à ma façon, avec des meubles que j'aurais choisis et des murs repeints d'une couleur qui me plairait. Ça n'enlève pas le gris qu'il y a tout autour, mais ça le rend un peu moins triste.

Une éponge mouillée s'écrase à mes pieds et éclabousse mes jambes. Je la ramasse et la renvoie en plein dans la figure de Sékine.

On se marre tous les deux.

\* \* \* \* \*

Je commence à comprendre comment ça fonctionne. Le principe de *l'Espérance*, et de ses organisateurs qui n'organisent rien d'autre que le quotidien. Après cinq jours de navigation, il n'y a toujours pas eu de groupe de parole, de réunion en cercle pour raconter ce qui cloche chez chacun d'entre nous. Ce qu'il y a à découvrir, on le découvre peu à peu. En voyant les traces de piqûres sur leurs bras, quand Kevin et Zoey affalent les voiles. Lorsque, au détour d'une conversation banale, Haminata évoque l'époque de ses douze ans où elle tapinait dans une cage d'escalier. Quand Romain se réveille en hurlant au milieu de la nuit et supplie son père d'arrêter de le frapper.

Je sais qu'il y a d'autres monstres tapis dans les placards. Des bêtes horribles qui puent la peur. On fera peut-être leur connaissance, un jour ou l'autre, si ça peut aider.

Et on leur foutra la paix s'il vaut mieux ne pas les déranger.

\* \* \* \* \*

Au bout de six jours, on croise notre premier grain. Ça secoue dans tous les sens, tout ce qu'on a oublié d'arrimer valdingue dans les cabines, et les trois-quarts de l'équipage est malade comme un chien.

Pas moi. Faut croire que j'ai le pied marin. Jérôme me laisse tenir le gouvernail sous sa surveillance, je vois bien qu'il adore ça, quand ça remue les tripes, quand le pont se couvre d'écume, qu'il y a un risque parce qu'on ne contrôle pas tout.

Je finis quand même par redescendre avec l'idée de me mettre à l'abri.

À l'entrée de la cabine des filles, Malika est penchée au-dessus d'un seau.

— Je veux mourir, gémit-elle, achève-moi, putain !

Un hoquet soulève ses épaules, mais vu le contenu du récipient, elle ne doit plus avoir grand-chose à rendre.

— Attends, je vais t'aider à remonter. On sent moins le roulis, là-haut.

Je passe son bras autour de mon cou et je la hisse tant bien que mal sur le pont. Sa peau brune a viré au vert, je sens contre ma main son cœur qui bat à toute allure.

— Putain, souffle-t-elle encore en se penchant par-dessus le bastingage.

Mais je sais déjà qu'elle va aller mieux, bientôt, le vent du large va faire son boulot. Et je vais rester avec elle, le temps que ça passe.

Quand, cinq minutes plus tard, Alice vient nous voir avec ses cachets de *Mer Calme*, Malika décline l'offre.

On a vu, toutes les deux, la trouée de ciel bleu percer enfin la noirceur des nuages.

\* \* \* \* \*

Pléneuf Val André. Petite escale pour refaire le plein de vivres, et l'occasion pour tout le monde de remettre un pied à terre après une semaine de navigation.

J'ai l'impression que le sol bouge, Jérôme me dit que c'est normal, que l'oreille interne doit se réhabituer à l'absence de tangage. Mais je me sens plus malade sur le plancher des vaches que je ne l'ai jamais été à bord du bateau, un comble.

On termine les courses vite fait, surtout parce que tout le monde a envie de profiter d'une soirée au port. Marcher dans les rues à la lueur des réverbères, se mêler aux vacanciers qui se la coulent douce aux terrasses des cafés... Même les clébardes qui aboient et les gosses qui piaulent tapent moins sur le système ici que là d'où on vient.

On charrie gentiment Cynthia et Kevin qui sont ensemble depuis trois jours, on se saoule de grenadine et de diabololo-menthe. On partage des souvenirs cools, on en a tous, c'est rassurant.

On est un peu fiers, aussi, d'être l'équipage de *l'Espérance*. Y a pas à dire, la fierté, ça fait lever la tête, oser rire plus fort, oser rire tout court ; ça nous change.

\* \* \* \* \*

Pas envie de me coucher, pas tout de suite, après la super soirée qu'on vient de passer. Il est deux heures du mat et on doit lever l'ancre à huit heures, mais je m'en fous, après tout, j'aurai la vie pour pioncer.

Debout sur le pont, j'ai tourné le dos aux lumières du port pour regarder celles des étoiles. Et je ne pense à rien, c'est quand même vachement agréable, des fois, de se conjuguer juste au présent.

— Tu veux une Chupa ?

J'accepte la sucette au cola et la présence de Malika à côté de moi. Une légère brise a dû se lever parce que je frissonne tout à coup.

— Mon frangin est un connard, me balance-t-elle comme ça.

En me tournant vers elle, je me rends compte qu'elle tient sa sucette comme une cigarette. Je me demande si fumer lui manque. Elle continue :

— Rachid, il s'appelle. Il y a trois ans, il a décidé de se mêler de la taille de mes jupes, de ce que je faisais à mes cheveux, de si j'avais des potes au collège. Ce blaireau avait à peine trois poils au menton, il venait de se faire larguer par sa nana et il en a déduit qu'on était toutes des salopes, un truc comme ça, et qu'il devait se venger. Au nom du Coran et du Prophète, parce qu'il n'a pas les couilles de penser par lui-même. Forcément, ça s'est pas bien passé. Alors il a réussi à convaincre notre père de m'envoyer au bled, pour des soi-disant vacances. Sauf qu'au bled, il y avait son pote Ahmed, un type de quarante balais qui a décidé de m'apprendre la vie, enfin, celle qui convient à une femme, à son avis. Quand il a essayé, je lui ai écrasé la bite avec un radioréveil en forme de lapin.

Je pouffe. Pas pu m'en empêcher, alors que je tremble d'horreur. Mais il y a tout Malika dans ce récit, dans sa façon de se raconter comme si tous les problèmes pouvaient se régler facilement, avec un coup de radioréveil bien placé.

Imperturbable, elle enchaîne.

— Comme je suis née en France et que je suis française, j'ai réussi à me faire rapatrier avec l'aide de mon cousin, Mehdi. Un chic type, lui. Capable d'aller à la mosquée sans emmerder son monde. Le problème, c'est qu'après cette histoire, je me suis retrouvée placée dans un foyer. Sur le fond, le juge n'avait pas tort, mon père aurait pu me tuer pour effacer sa honte. Mais un foyer de tripoteurs, où vaut mieux ne pas fermer l'œil de la nuit, ce n'était pas vraiment ce dont j'avais rêvé...

Elle se tait un instant, semble écouter le vent, avant de reprendre plus bas, plus pour elle que pour moi :

— Le souci, c'est qu'au bout d'un moment, on est tellement fatigués que les yeux se ferment tout seuls... Et quand on se rend compte de ce qui est en train de nous arriver, il ne reste rien d'autre à faire qu'à les fermer plus fort, parce que si on les ouvre, on peut être certain que les cauchemars seront bien pires encore.

Je ne sais pas quoi lui dire. Pour être à la hauteur, il faudrait que je me confie moi aussi. Que je parle de ce qui me ronge, de ce qui laisse des cicatrices sur mon ventre et sur le haut de mes cuisses, marques dégueulasses et moches de lacérations que je m'inflige dans ces moments où vraiment, ça ne va pas. La raison pour laquelle, sur l'impulsion de mon oncle Baptiste, je suis ici.

Je me sens nulle. Contrairement à Malika, je n'ai pas d'autre ennemi que moi. Je devrais avoir réussi à me vaincre depuis longtemps déjà.

Heureusement, elle ne me demande rien de cet ordre-là. Elle me pose quand même une question.

— Qu'est-ce que tu penses de Julien ?

Il me faut un peu plus de temps qu'à elle pour m'adapter au changement de sujet, mais je finis par y arriver.

Julien, c'est un vrai beau gosse. Des cheveux blonds, des yeux verts, la peau légèrement hâlée, un sourire à fossettes et des biceps en acier. Il a seulement vingt-cinq ans, c'est pas beaucoup plus vieux que nous, en fait.

— Il te plaît ? je demande à Malika.

— Et à toi ?

Je hausse les épaules.

— J'en sais rien. Pourquoi ?

Et soudain, ses lèvres sont contre les miennes, et un goût de cerise envahit ma bouche, se mêle à celui du coca, et parce que je veux être sûre qu'elle ne se trompe pas sur la raison de mon premier geste de recul, dû à la surprise, je l'entoure de mes bras, la serre contre moi, comme si jamais je n'allais la laisser repartir.

\* \* \* \* \*

Le matin, je me lève tôt, pour préparer le petit déjeuner avec Zoey et Kevin. J'oscille entre l'extase et la terreur, parce que je ne suis pas sûre de ce qui est arrivé, et que si c'est vraiment arrivé, alors qu'est-ce qui va se passer maintenant, là, dans quelques minutes, quand Malika va se réveiller et venir prendre sa place au réfectoire ?

Est-ce que je vais réussir à faire comme si de rien n'était ? Cacher que sa seule présence me propulse direct sur un petit nuage ? Comment faire pour que les autres ne se doutent de rien ?

Elle arrive la dernière, alors que tout le monde est assis ; elle se frotte les yeux, je n'ose pas la regarder de peur de nous trahir.

Elle s'installe comme d'habitude en face de moi, et ce qui est moins habituel, se penche par-dessus la table pour m'embrasser sur la bouche.

Comme si c'était normal.

Il y a deux longues secondes de silence, dont je profite pour devenir toute rouge.

Et puis quelqu'un commence à applaudir, et les autres s'y mettent aussi, quelques coups de sifflet retentissent, mêlés d'éclats de rire.

Malika me sourit, avec un air tranquille.

Ça s'est passé de la même façon avec Cynthia et Kevin. Et je me souviens de ce que j'ai ressenti à ce moment-là en pensant à eux : c'est cool, profitez-en, la vie est trop courte pour ne pas s'aimer quand on le peut.

Peut-être qu'ils pensent la même chose à propos de nous, maintenant.



\* \* \* \* \*

J'ai pas l'habitude. Personne, avant, n'a jamais caressé ces lignes roses qui se croisent autour de mon nombril. La plus récente a un mois, elle est encore un peu sensible. Les doigts de Malika suivent le parcours désordonné de mes angoisses gravé sur mon ventre, et ça me fait plus de bien que n'importe quelle crème antiseptique.

On a posé nos serviettes sur la plage d'une petite crique ; elle n'est accessible que par la mer alors il n'y a que nous dessus. Les autres sont à l'eau, c'est vrai qu'il fait chaud.

— Tu sais ce que je voudrais faire, plus tard ?

J'aime quand Malika parle doucement, elle perd son accent racaille, elle abaisse ses protections. Le problème, c'est que j'ai parfois du mal à me concentrer sur ce qu'elle dit. Mais ça ne lui pose pas de souci, elle continue quand même.

— Je voudrais être chef d'entreprise. Je sais pas encore dans quoi, mais en tout cas, je n'embaucherai que des gens avec des CVs bizarres. Des gens qui viendraient d'endroits louches, qui auraient bossé sur des trucs qui n'ont rien à voir, ou qui en raconteraient des tonnes sur leurs hobbies. Des gens qu'on n'embauche pas ailleurs à cause de l'une de ces conneries, ça doit être une sacrée réserve de talents, non ? Mais je serai intraitable sur l'orthographe. Je ferai même passer un test pour vérifier.

— Pourquoi l'orthographe ?

— Une question de respect.

Elle se redresse un peu, prend du sable dans une main pour le faire couler sur mon ventre, enfouir les cicatrices.

— Et toi, tu voudrais faire quoi, plus tard ?

Plus tard, je voudrais être ici. Ici et maintenant. Sous ce même soleil, exactement. Sans la menace du temps qui passe et des jours qui meurent trop vite.

Et puis – si on peut vraiment demander ce qu'on veut – sans ce papa et cette maman qui défilent en polo bleu et rose pour défendre leur conception de la famille, sans ce Dieu que je n'ai jamais vu et qui me condamne alors que, s'il existe, c'est bien lui qui m'a faite ainsi. Sans ce sentiment de culpabilité qui me ronge les tripes depuis que j'ai compris ce qui cloch... non, ce qu'il y avait de différent chez moi.

La voix de Sékine m'empêche de répondre.

— Hé, les amoureuses ! Une partie de volley, ça vous dit ?

Il a été le seul à faire un peu la gueule, au début, quand il a vu que je sortais avec Malika mais ça lui est passé.

— On arrive !

Elle s'empare de mon poignet, tire pour me relever et m'entraîne derrière elle dans un éclat de rire que je pourrais suivre jusqu'au bout du monde.

\* \* \* \* \*

*Quand vient la fin de l'été*

*Sur la plage*

*Il faut alors se quitter*

*Peut-être pour toujours*

*Oublier cette plage*

*Et nos baisers.*

Ma voix se mêle à celle de Malika et le résultat est d'une justesse étonnante. Peut-être parce qu'on s'est juré, nous, de ne rien oublier.

Le plus bel été de ma vie s'achève ainsi sur *l'Espérance*.

Grâce à lui, j'ai décidé que plus jamais je n'aurai besoin de me demander pardon.